

Rezensionen / recensions / recensioni

Fabre, Michel & Gohier, Christiane (Éd.). (2015). *Les valeurs éducatives au risque du néo-libéralisme*. Mont-Saint-Aignan: Presses universitaires de Rouen et du Havre. 165 p.

La montée incontestée des nouvelles politiques éducatives et les effets que ces nouvelles formes produisent concrètement notamment dans le domaine de l'éducation (voir par ex. les articles du n° 2013/2 de la revue *Éducation et société* sur les «Métiers de relation et nouvelle gestion publique») interrogent les éducateurs et les valeurs éducatives sur lesquelles les acteurs de l'éducation (les enseignant-es et leurs formateurs en particulier) se sont appuyés jusqu'ici. Les contributions de l'ouvrage collectif dirigé par Michel Fabre et Christiane Goher, toutes d'accord sur la question sensible posée par le constat de l'omniprésence de la doctrine néo-libérale dans le champ éducatif, apportent un éclairage supplémentaire, orienté par l'ancrage philosophique et sociologique des auteurs. Dès l'introduction, le problème est posé:

Les politiques éducatives [...] ne cachent pas leur inspiration néo-libérale. Le rôle des systèmes éducatifs se conçoit désormais dans le cadre d'une économie de la connaissance et d'une théorie du capital humain. [...] le marché apparaît désormais non seulement comme une réalité factuelle, mais comme une instance de production de sens existentiel et éducatif. [...] Le signe que l'idéologie néo-libérale imprègne désormais les esprits, c'est qu'elle semble porteuse d'un bon sens difficilement critiquable et sans alternatives possibles. Comment refuser une saine gestion, un évaluation au mérite? [...] (p. 5)

Les neuf chapitres du livre proposent d'appréhender la multiplicité des dimensions du néo-libéralisme d'un point de vue philosophique, en considérant le courant comme une doctrine économique à la dimension idéologique et normative incontestable, dotée d'un «bio-pouvoir capable de changer l'âme»... La première des trois parties de l'ouvrage aborde les «Questions d'école». Alain Trouvé interroge les effets d'enquête PISA et se demande s'il s'agit d'un simple outil de comparaison et d'évaluation, si le paradigme sous-jacent n'est pas en train de transformer l'État éducateur en État évaluateur avec les contractions inhérentes à un tel glissement, voire la schizophrénie qui peut advenir lorsque des valeurs de culture et d'émancipation côtoient celles du néo-libéralisme et de la «démocratie de la consommation».

André Pachod, dans le même sens, interroge l'école en contexte néo-libéral: s'agit-il de s'accorder et/ou de résister «avec une pensée marquée par des obligations de résultat dans une économie de marché au service de parents et d'élèves consuméristes?» (p. 27) Une école en crise dans une société en crise: Pachod remarque que la question n'est pas nouvelle. La crise d'aujourd'hui rend compte

de la mutation contemporaine exigée: le néo-libéralisme est une manière de vivre et de penser l'éducation. L'école est convoquée afin d'y participer, devant par là relever le défi de construire son histoire «dans ses inévitables évolutions d'accord et de résistance avec son environnement».

Le texte d'Erick Prairat clôt cette partie spécifiquement dédiée à l'école en évoquant «L'art d'enseigner et la nouvelle donne sociétale». Pour Prairat, cette nouvelle donne s'articule autour de trois tensions: *l'estompement de la relation d'ordre*; *la montée du parentalisme familial*; *les savoirs contestés*. La «montée du parentalisme familial prend aujourd'hui de nouvelles formes pour le moins inquiétantes, car ce n'est plus le paternalisme scolaire qu'elle récuse, mais la fonction instituante de l'école» estime Prairat qui avertit par ailleurs: «Le procès en légitimité des savoirs inaugure, qu'on le veuille ou non, une nouvelle forme d'atteinte à l'autorité des professeurs» (p. 61).

Le premier chapitre de la seconde partie de l'ouvrage collectif, «Lectures», interroge les tensions entre néo-libéralisme, démocratie et éducation à travers les figures majeures que sont Lippmann, un des principaux penseurs du néo-libéralisme dans le premier 20^e siècle, et Dewey qui a entrepris de répondre à Lippmann sur la question qui les oppose, celle de l'opinion publique: le public est-il un fantôme passif, jugé non compétent en ce qui concerne les affaires publiques (Lippmann) ou bien, demande Dewey, un public peut-il se construire? «Cette question [...] concerne aussi l'éducation» (p. 66) note Jean-Marc Lamarre. Du néo-libéralisme qui fait «entrer dans un processus anti-démocratique» à la résistance opposée par Dewey dont Chomsky dit «qu'il aura été l'un des derniers témoins de la tradition libérale classique des Lumières» (p. 77), le débat a presque un siècle. Pourtant, il reste actuel et sensible.

Le chapitre suivant, rédigé par Alain-Patrick Olivier, interroge la *théorie de la reconnaissance* et la possibilité que ce soit un modèle critique utile au domaine de l'éducation. L'auteur analyse «les premières formulations de la théorie de la reconnaissance chez Hegel et Marx à travers l'interprétation de Honneth pour questionner leur structure conceptuelle dans une perspective de théorie de l'éducation» (p. 80) avant d'envisager «la façon dont Honneth a prolongé ce schéma dialectique en lui donnant une inflexion éthique pour déterminer la valeur critique de sa théorie de la reconnaissance appliquée à la question du capitalisme et de l'éducation» (p. 80).

Michel Fabre, dans son chapitre sur la «Généalogie de *l'éthos* néo-libéral: perspectives foucaaldiennes», «cherche à savoir pourquoi l'éthique de la performance, de la compétition, la 'culture' du résultat ont réussi à s'imposer aussi facilement dans le monde de l'éducation» (p. 91). En prolongeant les analyses de Foucault, il commence par analyser deux schèmes politico-économiques qui sous-tendent les formes contemporaines du capitalisme européen et le nouvel éthos «néo-libéral» et tente de comprendre le brouillage qui en résulte. Trois exemples de ce brouillage montrent comment les contradictions induites sont insoutenables à long terme: l'injonction à devenir entrepreneur soi-même (*J'entreprends donc je*

suis), l'idée de compétence (*Soyez compétents!*), l'interprétation de l'excellence universitaire termes de concurrence dans les politiques de recherche actuelles (*Soyez excellents, c'est-à-dire compétitifs!*).

La troisième partie de l'ouvrage «Diagnostics et perspectives», s'ouvre sur le texte de Christiane Gohier: «Néo-libéralisme et éducation: quel(s) savoir(s) pour quel(s) pouvoir(s)? Une question de valeurs?» Après s'être interrogée sur la forme revêtue par le néo-libéralisme dans les sociétés occidentales au 21^e siècle, l'auteure montre comment le monde de l'éducation est influencé du point de vue des savoirs, des compétences et des finalités éducatives promues par l'école ou le système éducatif, avec un questionnement relatif aux valeurs qui sous-tendent voire fondent l'éducation contemporaine.

Didier Moreau interroge «Vie et éducation, les valeurs de la sécession». La première partie de l'article convoque Bourdieu, Marx, Rancière, Arendt et, plus longuement, Platon (la *paideia*), puis Heidegger et Foucault dans leur interprétation de la *paideia*. Les valeurs de la métamorphose sous-tendue par le concept sont examinées à la lumière du philosophe Canguilhem: le *vitalisme comme anti-métaphysique; se bien porter par l'éducation; pédagogie de l'émancipation: l'éloge de la sécession*. Cette analyse conduit Moreau à conclure:

La métamorphose de soi-même, dans ce que nous ne sommes pas encore, devient ainsi l'antidote contre la pathologie de la domestication à notre faiblesse, à notre 'moindre résistance cachée'. Les valeurs de la vie, si on les perçoit, orientent bien vers la sécession éducative. [...] Une éducation qui ne rendrait pas les nouveaux venus impatients de vivre leur propre vie ne serait qu'un dressage à l'obéissance. Sécession et impatience sont bien les valeurs d'une éducation vivante. (pp. 132-133)

Il revient à Marie-Louise Martinez d'écrire le chapitre conclusif: «Désordre ou différenciation des ordres de valeur: la confusion hyper-libérale au risque de l'éducation». «Les mondes modernes et post-modernes s'étaient habitués à une pluralité des valeurs [...] dont on affrontait tant bien que mal la dispersion par les éthiques de la délibération. Aujourd'hui, la modernité tardive comme hyper-modernité chaotique avec l'hégémonie sans altérité du néo-libéralisme nous laisse démunis» (p. 135) constate d'emblée l'auteure. Son texte tente de montrer comment on en est arrivés là, par la *confusion des valeurs*: le cas des discours sur l'éducation au développement durable; par la *mutation anthropologique hyper-moderne, syndrome de chaos*; par la *confusion dans les discours politiques et idéologiques de référence*. Tout cela la pousse à plaider pour une déconstruction de *l'indifférenciation hyper-moderne et hyper-libérale de la valeur*. Elle ouvre enfin des pistes de réflexion pour refonder les valeurs: il s'agit de repérer à *l'aune des finalités la violence faite à l'éducation*, de déconstruire *l'indifférence anomique de la dérégulation libérale*, de déconstruire *l'emballement mimético-concurrentiel de l'hyper-modernité*, de dévoiler la *valorisation mimétique dans l'échange* pour enfin *refonder la valeur pour sortir de l'indifférenciation*.

Les auteurs de cet ouvrage collectif disent finalement tous la même chose,

chacun avec les concepts et instruments de son cadre théorique de référence: le néo-libéralisme en éducation, dont plus personne ne songe à nier la présence ni les paradoxes ni les contradictions ni les effets, contraint à penser autrement, à poser de nouvelles balises, de nouveaux repères pour fonder, du point de vue des valeurs, l'éducation. La tâche s'avère ardue...

Danièle Périsset, Haute école pédagogique du Valais et Université de Genève